Pourquoi donc ? Parce que ses contemporains l'ont méconnu.

Ses contemporains ne lui ont pas fait une gloire visible, tangible, sensible, et cette gloire-là est absolument nécessaire.

Le jugement des penseurs la domine, *mais ne la remplace pas.*

Quand les contemporains d'un homme l'ont étouffé, la critique vient, après sa mort, s'incliner devant son tombeau.

Il n'est plus temps.

Elle peut proclamer l'injustice : elle ne peut pas la réparer.

Elle ne peut plus rendre à l'homme qui n'est plus là, les battements de cœur. les enivrements, les éclats de génie qu'elle lui aurait donnés, si elle s'y était prise à temps. Il y a dans le triomphe une fécondité inconnue. La tristesse opprime et détruit le génie. La joie est son air respirable.

Tel homme meurt qui a passé sa vie sous la machine pneumatique. Un jour il meurt, ou plutôt il achève de mourir. Vous ne savez pas ce qu'il eût fait, si vous lui aviez donné de l'air. Lui-même ne le savait peut-être pas. Lui-même ne savait peut-être pas de quoi il était capable, si l'air eût circulé largement et librement dans ses poumons.

" Le sang d'Abel crie vers moi du fond de la terre," dit Jéhovah à Caïn.

Le texte hébreu porte non pas le sang, mais les *sangs* d'Abel. Les sangs au pluriel, parce que, disent les commentaires, Jéhovah parle à la fois d'Abel et de toute sa postérité possible, de toute la dépendance qu'il aurait pu avoir.

Les sangs ! Il me semble que ce terrible pluriel, s'applique aux circonstances dont nous parlons. Les hommes du mal comprennent leur intérêt. Ils exaltent de suite leurs représentants les meilleurs, et multiplient, par le succès qu'ils leur font, les forces qui vont donner la mort.

Les hommes de bien ont l'air de s'incliner devant la défaite de leurs représentants et de leurs combattants, comme devant une chose toute simple, de laquelle ils n'ont nullement l'air de se croire responsables.

Et qui sait si leur défaite ne vient pas de ce que les sangs d'Abel crient contre eux ?

Il y a deux manières de tuer : la première consiste à tuer, la seconde à laisser mourir.

Dans la vie des Pères du désert, il y a un fait singulier.

Un religieux dit à un autre solitaire :

" Je serai un jour dévoré par les bêtes féroces : car un homme m'ayant prié de l'accompagner et de le protéger, je l'ai laissé dévorer. Je serai dévoré."

Et la chose arriva, trois ans plus tard, comme il l'avait dit.

Cette histoire me paraît contenir de profonds enseignements.

Les hommes de bien laissent mourir leurs combattants ; ils les abandonnent : ils les laissent dévorer.

Ils sont dévorés eux-mêmes, ensuite, à leur tour.

Ils sont dévorés par les mêmes ennemis et de la même manière.

Ils meurent de la mort dont ils ont laissé mourir.

Cette loi fatale semble absolument inaperçue des hommes qui la provoquent et qui la subissent, avec un aveuglement invincible. Ils ont l'air de trouver tout simple que les défenseurs de la vérité soient abandonnés par ceux qui sont chargés de les encourager et de les soutenir.

Ils ont l'air de trouver tout simple que leurs délenseurs meurent à la peine, et, même, quand ils sont tombés eux-mêmes sous le coup de la parole qu'ils ont bravée.

" J'avais faim et vous ne m'avez pas donné à manger. J'avais soif et vous ne m'avez pas donné à boire," etc., etc.

Ils continuent à ne pas comprendre : ils continuent à ne pas entendre, et ils continuent à être frappés, car toute force